

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous ne saurions trop insister sur ce point, qu'il faut se défier des modes hâtives, de celles qui font leur apparition en ce moment. Ce sont généralement des ballons d'essai, lancés par les différentes industries intéressées, dans le but de tenter les étrangers et les « acheteurs », très-nombreux parmi nous à cette époque.

Une femme de goût se décide rarement à faire aussi tôt un choix important ; elle aime mieux attendre et pouvoir juger, sur les autres, l'effet rendu par les nouveaux modèles. Elle en sera quitte, s'ils ne lui conviennent pas, pour commander quelque chose qui soit plus en harmonie avec son goût. Ceci d'ailleurs arrive très-souvent aujourd'hui, la mode tendant à se soumettre de plus en plus à l'initiative personnelle.

Cependant, comme il est de notre devoir de nous faire l'écho fidèle des modes régnantes, nous devons enregistrer tout ce qui se fait et se porte, non sans ajouter toutefois, à l'occasion, une critique ou un conseil, ainsi que nous avons l'habitude de le faire.

Pour le moment, nous pouvons déjà pronostiquer le succès certain de la robe princesse, dont nous avons annoncé le retour. Avec les splendides soieries, les velours frappés et les lourdes étoffes de laine qu'on nous offre aujourd'hui, il faudra nécessairement supprimer les falbalas et les retroussis ; de là, presque la nécessité de prendre la forme en question. — A ce sujet, nous répondrons collectivement aux personnes qui ont fait la demande d'une gravure ou d'un patron de robe princesse, que le journal publiera prochainement l'un et l'autre, d'après un nouveau modèle.

La tunique duchesse sera également à l'ordre du jour durant la prochaine saison d'hiver, et la robe *Bébé* fera son entrée dans le monde.

Cette nouvelle venue, dont nous entendons donner la primeur à nos lectrices, est la quasi reproduction, en grand, de la robe

anglaise adoptée pour les petits enfants. Qu'on se figure des devants de robe princesse et un dos de cuirasse à longue taille et longue basque, à laquelle le reste de la jupe est monté. Celle-ci est plissée à larges plis plats, depuis la couture de dessous le bras, et les plis sont maintenus à l'envers par plusieurs rangs de petits lacets. Une ceinture écharpe, partant des côtés sous les hanches, resserre le jupon par derrière, où elle forme un joli

nœud. Nous reviendrons sur ce nouveau modèle et sur les modifications qu'il est appelé à subir.



P. N° 278. — COSTUMES D'ENFANTS.

Les modistes commencent vigoureusement leur « saison » : elles ne seront pas en retard, cette année ! Nous avons vu chez l'une d'elles toute une série de charmantes nouveautés dont nous allons tâcher de rendre compte, en indiquant tout d'abord la physionomie générale de ces modèles.

Les chapeaux de feutre sont ronds, à large passe crânement relevée. Les capotes de velours ont la forme *Auvergnate* ou tout autre genre fantaisiste.

Voici trois gracieux spécimens qui méritent qu'on les décrive en détail :

Chapeau Mousquetaire : grand feutre gris, à calotte basse, et large passe légèrement cabossée. Cette dernière est doublée d'un velours bleu et bordée à cheval d'un galon d'acier ; relevée assez haut d'un côté, elle reste appuyée contre la calotte, avec un camélia panaché, boutons et feuillage. Une longue plume amazone recouvre

la calotte et tombe bas derrière ; le pied en est caché, sur le devant, par un nœud de velours bleu et des boucles de galon.

Chapeau de feutre marron à longues soies (genre nouveau). Calotte arrondie et basse ; passe assez large, un peu relevée tout autour. Chou en ruban rouge fixant le pied d'une plume gris havane, qui forme le tour de tête et retombe derrière. Large galon marron et or autour de la calotte, formant de grandes boucles dans le haut et dans le bas de la passe. Plusieurs ailes d'oiseaux, aux reflets rougeâtres, s'entrecroisent sur le côté.

Capote *Maintenon*, en velours bleu prune. Fond mou, à bavolet coulé derrière; longue passe diadème, terminée à chaque bout par une mentonnière en ruban bleu. Celles-ci se croisent derrière sous le chignon et viennent ensuite former le nœud habituel devant. Ce diadème est recouvert de plumes de merle bronzé. Le pied de ces plumes est dissimulé sous les plumes grises d'un gros oiseau, dont la tête forme aigrette sur le côté.

Ces trois modèles ont tout-à-fait bon air et sont dignes de la maison qui les a créés. On sait que Mmes Moreau-Didsbury sont coutumières du fait.

Le luxe n'est pas seulement aux galons d'or et aux riches étoffes; il s'étend aussi aux belles dentelles, aux jolies broderies et à la lingerie élégante. On fait, sous ce rapport, des miracles d'adresse et de petits chefs-d'œuvre de goût. Nous nous demandons souvent comment on arrive à si bien intercaler des entre-deux brodés dans les petits plis qui garnissent le haut d'une chemise de jour. Il est vrai que très souvent les entre-deux sont en dentelle, ce qui est moins lourd, mais aussi moins « linge ».

Le mélange de broderie et de dentelle amène de très-heureuses combinaisons, dont les lingères ne manquent pas de tirer un excellent parti. Nous reviendrons prochainement sur ce sujet intéressant et nous en profiterons pour donner un aperçu de deux trousseaux complets, l'un très riche l'autre très simple.

Signalons seulement aujourd'hui les garnitures festonnées et plissées à la main, fort employées en ce moment pour la lingerie sérieuse.

Mary d'AUBERVILLE.

Description de la gravure coloriée n° 1260.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en gaze brochée bleu pâle et crème. — Jupón à longue traîne et pli Bulgare. Celui-ci se détache du reste par une garniture qui lui est propre; elle consiste en un double volant plissé qui encadre les bords des côtés et du bas. Le milieu du pli est recouvert par un pli d'égale longueur en gaze crème. Le bas du devant de la jupe est entouré de volants à tête coulissée. — Tablier long, garni de plissés qui se fixent derrière sous le pli Bulgare. Une écharpe en gaze crème traverse le tablier en biais et forme un nœud sur le côté. — Cuirasse en gaze bleu pâle, à col s'ouvrant en revers et doublé de soie crème. Manches en soie de même nuance, rayées au milieu par un double rang de coulisses et garnies de plis plats dans toute leur longueur; le bas est terminé par un plissé crème et un parement bleu.

2. Costume en taffetas marron. — Jupón à traîne, entouré de volants en foulard éru brodé et marron, alternés et festonnés en marron. — Tablier-tunique rayé de bandes éruées brodées, et terminé par un volant éru qu'une frange marron recouvre à moitié. Le tablier est relevé et fixé derrière sous de larges nœuds de ruban marron à bouts flottants. — Cuirasse en taffetas marron, à col montant et coins cornés, doublés d'éru. Les manches sont rayées comme le tablier et se terminent par un double volant et un nœud de ruban marron. — Chapeau de feutre blanc, garni de ruban marron rayé et d'un cache-peigne de myosotis.

(Voir les descriptions des autres gravures à la page 467.)

DÉTAILS DE MODES

1. Pardessus en molleton blanc, pour enfant de quatre à cinq ans. — Col rabattu, à deux pointes derrière, avec nœuds de ruban posés entre les deux. Parements aux manches et aux poches derrière, avec une broderie en soutache rouge sur les bords et une frange de laine à tête grillée.



1. Pardessus d'enfant.

2. Chapeau *l'Infidèle*, en feutre blanc, bordé de galon étincelle d'argent. — Bande de velours noir drapé autour de la calotte, et traverse de même étoffe relevant un côté de la passe. Plume amazone blanche, prenant pied dans un nœud de velours placé en arrière, et couvrant le sommet du chapeau pour retomber en avant.

3. Fichu *Parisien* (vu de face). — Ce gracieux modèle est en mousseline.

* Modèles de lingerie de Mme DAY-FALLETTE (boul. de la Madeleine, 15).

line, entouré d'un entre-deux brodé et d'un volant assorti. Il est drapé et



2. Chapeau *l'Infidèle*.

nœud au milieu de la poitrine, sous un joli groupe d'œillets variés.

4. Tablier pour fillette de cinq à sept ans. — Ce modèle est en nansouck découpé à grandes dents sur tous les bords, puis festonné à petites



3. Fichu Parisien (vu de face).

dents. Coulisse dans le haut et ceinture de même étoffe, nouée derrière.

5. Même fichu que le précédent, vu de dos. — Le volant brodé qui orne



4. Tablier de fillette.

l'intérieur du fichu forme un coquillé au milieu du dos, qu'il décollette et dans lequel est placé un nœud de surah ou de faille.

6. Tablier pour baby de quatre à six ans. — Ce tablier, en nansouck, affecte la forme princesse et est orné dans le bas de plusieurs petits plis. Il



5. Fichu Parisien (vu de dos).

a de petites manches recouvertes par un volant plissé; ce dernier, rayé d'entre-deux et garni de valenciennes, entoure tout le haut du vêtement.



6. Tablier de baby.

Poches garnies d'entre-deux et de dentelle, et large nœud de ruban formant le tablier derrière.

CHRONIQUE MONDAINE

Les diners parisiens, grâce à l'ouverture de la chasse, sont très-diversifiés en ce moment. Les gibiers donnent et se combinent avec les meilleurs fruits et les meilleurs poissons.

Comme ce qui distingue le Paris de notre époque, c'est la prétention en toutes choses, beaucoup parmi ceux qui ont recueilli le fameux dicton gastronomique, — à savoir que les huitres pouvaient être mangées pendant les mois dont l'orthographe contient un R, — se sont hâtés, dès le premier de ce mois, de se faire servir des huitres. Or, pour toute personne sachant réellement manger, c'est un anachronisme que d'aborder l'huitre en cette saison, c'est même une épreuve dangereuse pour la santé. L'huitre n'est un régal qu'après que les premiers froids se sont fait sentir; jusque là, c'est-à-dire novembre, elle est mauvaise et dommageable. Mais le désir de faire du genre prévaut sur toutes les considérations dans l'esprit des Parisiens singeurs de la grande existence. Il leur suffit que l'huitre paraisse en septembre, pour qu'ils se figurent qu'elle est une primeur et, par conséquent, une esculence.

Savoir manger était, cependant, une des qualités ou plutôt des aptitudes spéciales de la France. Mais tout se gâte parmi nous. Manger beaucoup, manger énormément, comme le font d'autres nations, manger à tort et à travers, comme le font les parvenus de notre temps, c'est une jouissance stupide ou brutale, et non pas un plaisir intelligent et raffiné. Couvrir sa table de mets empruntés à toutes les parties du monde, ce n'est pas savoir manger, c'est tout au plus savoir s'indigérer par orgueil ou s'étouffer par vanité. Il y a dans le savoir-manger une combinaison de tout : de goût, d'élégante sensualité, en même temps que d'intelligence dans le choix et de pondération calculée dans l'assortiment, le mélange, la succession des aliments, des vins, des accessoires.

Brillat-Savarin, dans sa *Physiologie du goût*, rapproche le friand du gourmand; il aurait dit plus juste en le rapprochant du gourmet. Mais être gourmet, être friand, ce n'est pas encore tout ce qu'il faut pour savoir manger; il y a quelque chose de plus, dans le savoir-manger, que la sensualité et la volupté : il y a de l'esprit.

Les gens d'esprit et les gens du beau monde sont assez ordinairement de fins mangeurs; les sots, les parvenus sont des goulus; et il est à remarquer que cette prédisposition gastronomique de l'homme d'organisation élevée peut parfaitement s'allier à la sobriété vraie, c'est-à-dire à l'éloignement de tout excès dans la bonne chère. C'est encore là un des signes distinctifs du savoir-manger.

Cet été n'a produit aucune nouveauté saillante pour la toilette des touristes, soit en chemin de fer, soit aux bains de mer. Mais si les toilettes fantaisistes de la plage ou des chemins de fer sont restées généralement dans l'insignifiance ou les redites, il n'en est pas de même des toilettes d'apparat. Celles-là ont eu de beaux rayonnements. Le goût parisien a eu son succès habituel dans toutes les grandes stations hydrominérales et les châteaux princiers de l'Allemagne.

Le roi de Wurtemberg a fait de son palais de Friedrichs-Hafen sa résidence d'été de prédilection. C'est là que se trouve en ce moment la grande-duchesse Constantin, en visite chez sa belle-sœur, la reine de Wurtemberg.

La grande-duchesse Constantin a été fort admirée, l'autre jour, dans une toilette parisienne, qui a plu follement à toutes les personnes éprises de l'élégance se combinant harmoniquement avec le luxe que comporte un rang élevé. Cette toilette était faite de sicilienne mauve et velours violet. Elle consistait en un jupon à volants de velours et crevés de faille mauve. Une grande draperie

faisait serpent autour de la jupe et du corps, en sicilienne mauve, et venait se nouer négligemment sur le côté. Le corsage décolleté carré, était en sicilienne mauve, avec manches Louis XV en velours, garnies de dentelles de Bruges.

Quelques jours après, la grande-duchesse se montrait dans une autre toilette fort remarquable, surtout par le grand air qu'elle avait à la porter. Cette toilette était toute blanche, en crépon garni de plissés de faille couleur crème. Le crépon blanc simplement drapé devant, sans faire tunique, formait la robe entière, tournant derrière de la même façon et venant se joindre sur le côté par une quille de nœuds en faille crème. Elle avait pour coiffure un Léopold-Robert en groseilles crème et rouge avec feuillage et roses thé.

La grande-duchesse Constantin, dont on a beaucoup parlé à Paris et qu'on n'a guère vue, est bien prise de taille, très-belle, gracieuse et d'un abord extrêmement facile; elle réunit à un degré suprême deux distinctions, celle du rang et celle de nature; elle cause à merveille et sait, avec une inépuisable aménité, se placer au niveau de tous ceux avec lesquels les circonstances la mettent en rapport.

La fameuse fête des Loges, dans la forêt de Saint-Germain, s'est gaiement passée. Les cuisines en plein vent et les diners sous le couvert des arbres ont été fort nombreux et mauvais, comme de coutume. Sous une tente, où s'était attablée une compagnie de jeunes gens, un poulet rôti fut servi. L'un des convives, qui avait vainement essayé de le découper, appela le garçon à son aide.

— Garçon, lui dit-il, auriez-vous par hasard une poire à poudre sous la main?

— Ma foi, non, lui répondit celui-ci, et cependant la chasse est ouverte; je ferai seulement observer à monsieur que la chasse n'est pas permise dans cette forêt, affirmée au baron de Hirsch.

— Vous n'y êtes pas, mon cher; nous voudrions en finir avec cette volaille, et le seul moyen, c'est d'avoir recours à la mine, et de la faire sauter.

— Si ces messieurs tiennent à la faire sauter, reprit finement le garçon, je vais la rapporter au chef, et en un instant ce sera fait : *sauté à la lyonnaise*.

Dix pas plus loin, nous apprenions que ce spirituel garçon était un ancien acteur du théâtre des Batignolles.

P. DE LUCENAY.

LES COURSES D'AUTOMNE

L'aspect du champ de courses, l'autre dimanche, au bois de Boulogne, était bien embourgeoisé, bien calme; cependant il attestait que les étrangers seuls ne sont pas en ce moment de passage à Paris.

Plusieurs châtelains, parmi nos visiteurs de stations hydrominérales, et bon nombre de chasseurs sont revenus en ville, du moins momentanément, car la campagne cynégétique est à peine à son début et l'émigration sera grande en faveur des bords de la Méditerranée, s'il faut s'en rapporter aux préparatifs qui déjà se font en vue d'une installation à Nice dès la fin d'octobre.

C'est là ce qui se disait dans quelques-uns des groupes clairsemés de beau monde à l'enceinte du pesage.

Chacun parle de son séjour aux eaux selon le profit qu'en a retiré sa santé. Malheureusement les fontaines minérales ne guérissent que les affections corporelles, et l'on voyage tout autant, si ce n'est plus, pour combattre l'ennui ou les chagrins que pour triompher des souffrances physiques. — Comment se fait-il donc, disait à ce sujet Mme la comtesse de Mirabeau, que nos médecins n'aient point encore découvert ou inventé, ce



... et tout un, des
... des eux con
... de l'orgueil, cont
... d'attentes, les
... révoltes, l'amo
... mytholo
... en par
... de la vieill
... par l'oubli les pe
... il y a, comme on v
... mandes aux m
... au doct
... que notr
... spirit
... les An
... de pesage. On aur
... les pas et surtout
... les réunions d'au
... l'indole.
... la marquise de Gal
... elle portait un
... de même couleur. S
... d'un pardessus en
... la double jupe reten
... un corselet ext
... robe couleur à la tail
... par l'éléganc
... la comtesse de Mar
... et blanches, et
... sa main avec son ch
... Cette robe très-aj
... que cette jeune d
... qui en pourrait tirer d
... l'âme.
... dames espagnole
... en pays. On a beaucoup re
... cette feuille morte
... était de nu
... la jupe, à longue ta
... Les devant de c
... d'offe algérienne bl
... devant tablier très-
... l'hauteur du corselet
... de petits vola
... Pour offrir, une man
... elle était en bl
... l'âme costume, mais tout
... dame espagnole.

DES RAFFRAIC

Malgré le progrès du temp
... indubitables en été,
... y a deux siècles, que
... et mal aérés ? On
... d'acte en acte, mo
... et plus douloureux ?
... y a quelque consol
... du Théâtre-Fran
... des rafraichissem
... le temps où Molière m
... l'Opéra que l'abbé

qui est tout un, des eaux qui pourraient guérir les maladies morales, des eaux contre les ambitions rentrées, contre la bile verte de l'orgueil, contre les vanités anormales, contre les bassesses dartreuses, les soupçons logés entre cuir et chair, les haines refoulées, l'amour, la convoitise, la nostalgie, etc. ?..

L'antiquité mythologique avait pressenti cette ingénieuse thérapeutique en parlant de la fontaine de Jouvence, qui guérissait de la vieillesse, et du fleuve Léthé, dont les eaux apaisaient par l'oubli les peines de l'âme et du cœur.

Il y a là, comme on voit, une idée féconde à reprendre. Nous la recommandons aux méditations de nos praticiens spécialistes et en particulier au docteur Constantin James, le Dalai-Lama du culte excessif que notre confiante époque rend aux fontaines minérales.

Les Espagnols et les Anglais étaient très-nombreux dans l'enceinte du pesage. On aurait pu se croire à Gibraltar, à voir passer les gens et surtout à les entendre parler.

Dans ces réunions d'automne, les toilettes ont en général peu de recherche.

Mme la marquise de Galiffet était habillée avec une exquise simplicité; elle portait un chapeau de paille noire enroulé d'une plume de même couleur. Sa robe, en taffetas noir, était accompagnée d'un pardessus en petite laine douce à raies noires et bois. La double jupe retenue par des ceintures de rubans noirs, le tout formant corselet extrêmement ajusté et donnant une merveilleuse cambrure à la taille; toilette correcte, charmante, encore rehaussée par l'élégance de la marquise.

La jeune comtesse de Martel avait une robe de mousseline à raies roses et blanches, et garnie de guipures jaunes correspondant de nuance avec son chapeau, son gilet et sa cravate de dentelle. Cette robe très-ajustée lui seyait à ravir. — Il ne faut pas oublier que cette jeune dame a été la première à montrer le parti qu'on pourrait tirer du corselet dans l'économie d'une jolie toilette féminine.

Plusieurs dames espagnoles portaient des toilettes au goût de leur pays. On a beaucoup remarqué l'une d'elles, dont la robe était en taffetas feuille morte et bismark. Le corsage, lacé derrière et fort ajusté, était de nuance bismark, et les manches feuille morte. La jupe, à longue traîne, était garnie de petits volants des deux tons. Le devant de cette robe était encadré d'une double jupe d'étoffe algérienne blanche, garnie de blondes et de jais blancs et formant tablier très-évidé, laissant les hanches à découvert à la hauteur du corselet et venant se rattacher, derrière, dans des fouillis de petits volants, avec des nœuds de ruban blanc. Pour coiffure, une mantille à l'espagnole, tenant aussi lieu d'écharpe; elle était en blonde blanche et brodée de jais blanc.

Le même costume, mais tout en noir, était également porté par une autre dame espagnole.

Eugène CHAPUS.

DES RAFRAICHISSEMENTS

Si, malgré le progrès du temps, nos salles de spectacles sont encore aussi inhabitables en été, que devait-il arriver des Parisiens d'il y a deux siècles, quand ils s'encaquaient dans leurs théâtres étroits et mal aérés? On se demande avec effroi s'ils ne devaient pas, d'acte en acte, monter à un degré de cuisson plus grand et plus douloureux?

Pourtant il y a quelque consolation à lire un chapitre fort intéressant de l'*Histoire du Théâtre-Français* de Chapuzeau, où est traitée la question des rafraichissements. Le livre a été écrit sous Louis XIV, vers le temps où Molière mourait et où Lulli constituait définitivement l'Opéra que l'abbé Perrin avait fondé et inauguré.

« Il me reste à parler, dit Chapuzeau, de la distribution des liqueurs et des confitures qui occupe deux places dans le théâtre, l'une près des loges et l'autre au parterre. Ces places sont ornées de petits lustres, de quantité de beaux vases et de verres de cristal.

» On y tient l'été toute sorte de liqueurs qui rafraichissent: des limonades, de l'aigre de cèdre, des eaux de framboise, de groseille, de cerise, plusieurs confitures sèches, des citrons, des oranges de la Chine; et l'hiver, on y tient des liqueurs qui réchauffent l'estomac: du rossoli de toutes les sortes, des vins d'Espagne, de la scioutad de Rivesalte et de Saint-Laurent.

» J'ai vu le temps que l'on ne tenait dans les mêmes lieux que de la bière et de la simple tisane, sans distinction de romaine et de citronnée; mais tout va en ce monde de bien en mieux, et, de quelque côté qu'on se retourne, Paris ne fut jamais ni si beau ni si pompeux qu'aujourd'hui. »

Si Chapuzeau revenait des catacombes où, selon toute apparence, il digère en ce moment son «aigre de cèdre» et ses «rossolis de toute sorte», il ne trouverait pas que les rafraichissements de nos théâtres aient progressé.

X. V.-P.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Un auteur et un théâtre désensorcelés du même coup, c'est chose bonne à enregistrer! Félicitons donc à la fois M. Jules Claretie et la direction de M. Castellano du succès très-franc et très-mérité que viennent d'obtenir *les Muscadins*.

Le Directoire, avec ses modes excentriques, ses incroyables et ses merveilleuses, avec Barras et les beaux costumes officiels dessinés par David, avec sa recrudescence de vie folle et mondaine après la crise de la Terreur, a été fort en honneur depuis quelque temps. On l'a mis sur les planches, on l'a traduit en musique légère, si bien que les braves soldats d'Augereau sont maintenant célèbres depuis la place du Châtelet jusqu'aux Folies-Dramatiques.

Antérieurement, MM. de Goncourt avaient décrit, avec un bonheur qui n'a pas été dépassé, le Paris d'alors, avec ses maisons de jeu et ses guinguettes, ses six cents bals publics, — le Paris du Palais-Royal, des galeries de bois, du café de Foy et du restaurant Méol, — le Paris des salons avec Mme Tallien, Mme Récamier et toutes ces charmantes femmes que la mode offrait si décolletées aux regards de leurs adorateurs.

Ce n'est pas le moindre mérite de M. Claretie d'avoir réédité tout cela et d'avoir su présenter cette curieuse époque sous une forme nouvelle, dans le cadre d'un roman d'abord, puis dans celui d'un drame. *Les Muscadins* pourraient s'appeler l'histoire d'un complot royaliste sous le Directoire. Malheureusement cette histoire s'est trouvée considérablement diminuée en passant par le cadre du drame et les ciseaux de la censure. Mais il en est resté une action fort émouvante, à laquelle le luxe des décors et des costumes, ainsi que les pittoresques splendeurs de la mise en scène, donnent un éclat réel et un puissant intérêt.

L'interprétation aussi a été très-soignée. Mlle Rousseil joue avec le talent énergique qu'on lui connaît le rôle de Jeanne Lafresnaye, — l'une des héroïnes de la pièce, — et Mme Raphaël Félix avec une distinction charmante celui de Mlle de Kermadio. Enfin M. Clément Just, à force d'autorité, a presque attiré l'intérêt sur le personnage fort ingrat du vieux Lafresnaye, un barbon devenu traître par amour.

Hor-Frog.



DG N° 554. - NOUVEAUX MODÈLES DE CONFECTI

VER - DESCRIPT



LE BERGER

(NOUVELLE. — FIN.)

La saison était avancée : les habitants du château retournèrent à Paris, et Petit-Pierre, bien qu'il n'entrevit que de loin en loin et comme à la dérobée le chapeau de paille et la robe blanche, se sentit immensément seul; quand il était par trop triste, il tirait le mouchoir avec lequel il avait étanché la blessure de la dame, et baisait la tache de sang qui couvrait un des carreaux : c'était sa consolation. Il dessinait à force, et avait presque épuisé sa provision de papier; ses progrès avaient été rapides, car il n'avait pas de maître : nul système ne s'interposait entre lui et la nature, il faisait ce qu'il voyait.

Ses dessins étaient cependant encore bien rudes, bien barbares, quoique pleins de naïveté et de sentiment; il travaillait dans la solitude, sous le regard de Dieu, sans conseil, sans guide, n'ayant que son cœur et sa mélancolie.

Quelquefois, la nuit, en rêve, il revoyait la belle dame, et, le porte-crayon d'or à la pointe étincelante, entre ses mains, traçait des dessins merveilleux; mais, le matin, tout s'évanouissait, le crayon devenait rebelle, les formes fuyaient, quoique Petit-Pierre usât presque toute la mie de son pain à effacer les traits manqués.

Cependant, un jour, il avait crayonné une vieille chaumine toute moussue, dont la cheminée dardait une spirale de fumée bleuâtre entre les cimes des noyers, presque entièrement dépouillées de leurs feuilles; un bûcheron, sa tâche accomplie, se tenait debout sur le seuil, bourrant sa pipe, et, dans le fond de la chambre, entrevu par la porte ouverte, on apercevait vaguement une femme qui poussait du pied une berceuse tout en filant son rouet. C'était le chef-d'œuvre de Petit-Pierre. Il était presque content de lui.

Tout à coup il aperçut une ombre sur son papier, l'ombre d'un tricorne qui ne pouvait appartenir qu'à M. le curé. En effet, c'était lui; il observait en silence Petit-Pierre, qui rougit jusqu'à l'ourlet des oreilles d'être ainsi surpris en dessin flagrant. Le vénérable ecclésiastique, bien qu'il ne fût pas un de ces prêtres guillerets vantés par Béranger, était cependant bon, honnête et savant homme. Jeune, il avait vécu dans les villes; il ne manquait pas de goût et possédait quelque teinture des beaux-arts. L'ouvrage de Petit-Pierre lui parut donc ce qu'il était, fort remarquable déjà, et promettant le plus bel avenir. Le bon prêtre fut touché en lui-même de cette vocation solitaire, de ce génie inconnu qui répandait ses parfums devant Dieu, reproduisant avec amour, dévotion et conscience, quelques fragments de l'œuvre infinie de l'éternel Créateur.

— Mon petit ami, quoique la modestie soit un sentiment louable, il ne faut pas rougir comme cela. C'est peut-être un mouvement d'orgueil secret.

« Lorsqu'on a fait quelque chose dans la sincérité de son cœur, et avec tout l'effort dont on est capable, on ne doit pas craindre de le montrer. Il n'y a pas de mal à dessiner, lorsqu'on ne néglige pas les autres devoirs. Le temps que vous passez à crayonner, vous le perdriez à ne rien faire, et l'oisiveté est mauvaise dans la solitude.

» Il y a là-dedans, mon cher enfant, un certain mérite; ces arbres sont vrais, ces herbes ont chacune les feuilles qui leur conviennent. Vous avez, on le sent, longtemps contemplé les œuvres du grand Maître pour lequel vous devez être pénétré d'une admiration bien vive; car, s'il est déjà si difficile de faire une copie imparfaite et grossière, qu'est-ce donc quand il faut créer et tirer tout de rien! »

C'est ainsi que le bon curé encourageait Petit-Pierre; il eut la première confiance de ce talent qui devait aller si haut et si loin.

— Travaillez, mon enfant, lui disait-il, vous serez peut-être un autre Giotto. Giotto était, comme vous, un pauvre gardeur de chèvres, et il finit par acquérir tant de talent, qu'un de ses tableaux, représentant la sainte Mère du divin Sauveur, fut promené processionnellement dans les rues de Florence par le peuple enthousiasmé.

Le curé, durant les longues soirées d'hiver qui laissaient beaucoup de loisir à Petit-Pierre, que ne réclamaient plus ses moutons chaudement entassés dans l'étable, lui apprit à lire et aussi à écrire, lui donnant ainsi les deux clefs du savoir. Petit-Pierre fit des progrès rapides, car c'était autant son cœur que son esprit qui désirait apprendre. Le digne prêtre, tout en se reprochant un peu de donner à son élève une instruction au-dessus de l'humble rang qu'il occupait, se plaisait à voir s'épanouir les uns après les autres les calices de cette jeune âme. Pour ce jardinier attentif, c'était un spectacle des plus intéressants que cette floraison intérieure dont lui seul avait le secret.

Les glaces fondirent, les perce-neiges et les primevères commencèrent à pointer timidement, et Petit-Pierre reprit la conduite de son troupeau. Ce n'était plus l'enfant chétif que nous avons vu au commencement de ce récit; il avait grandi et pris de la force.

La nature avait fait un appel à ses ressources pour subvenir aux dépenses des facultés nouvelles. Sous le développement de son cerveau, ses tempes s'étaient élargies. Son œil, désormais arrêté sur un but, avait le regard net et ferme. Comme dans toute tête habitée par une pensée, on voyait briller sur sa figure le reflet d'une flamme intérieure. Non qu'il fût dévoré par les ardeurs malades d'une ambition précoce; mais le vin de la science, quoique versé par le bon prêtre avec une prudente discrétion, causait à cette âme neuve une espèce d'enivrement qui eût pu tourner à l'orgueil. Heureusement, Petit-Pierre n'avait pas de public. Ni les arbres ni les rochers ne sont flatteurs.

L'immensité de la nature, avec laquelle il était toujours en relation, le ramenait bien vite au sentiment de sa petitesse. Abondamment fourni, par le curé, de papier et de crayons, il fit un grand nombre d'études, et quelquefois tout éveillé, il lui semblait avoir à la main le porte-crayon d'or à la pointe de feu, et la dame, penchée sur son épaule, lui disait :

— C'est bien, mon ami. Vous n'avez pas laissé éteindre l'étincelle que j'avais mise dans votre cœur. Persévérez, et vous aurez votre récompense.

Petit-Pierre ayant acquis un fin sentiment de la forme, comprenait à quel point la dame était belle, et, à cette pensée, sa poitrine se gonflait.

Il regardait le mouchoir à carreaux où la tache, quoique brunie, se distinguait toujours, et il disait avec émotion :

— Heureux sang qui as coulé dans ses veines, qui es monté de son cœur à sa tête!

Avec la même sincérité qui nous a fait avouer là-haut que Petit-Pierre n'était pas encore amoureux, nous devons convenir qu'il l'est à présent, et de toutes les forces de son âme. L'image adorée ne le quitte plus. Il la voit dans les arbres, dans les nuages, dans l'écume des cascades. Aussi a-t-il fait d'immenses progrès. Il y a maintenant dans ses dessins un élément qui y manquait : le désir.

V

Un événement très-simple en apparence et qui n'est pas dramatique le moins du monde, mais il faut vous y résigner, car nous vous avons prévenu en commençant que notre histoire ne serait pas compliquée, décida tout à fait de la vocation de Petit-Pierre et vint changer la face de sa vie.

Le député du département avait obtenu du ministère de l'intérieur un tableau de sainteté pour l'église de *** : le peintre, qui



Collection de M.
Léon-Regault de
Paris



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} H^{me} Du Riez, r. Halévy, 8. Lait Antiphlogique de Candès & C^o
 Ceinture Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. Eau Figaro, Boul. Bonne-Nouvelle, 21.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Bonbrant & Son, 30, Bevismark Street, Covent Garden, W.C.

... de talent soigne
... vouloir choisir lui-même
... d'achèvement, il descend
... de parler au peintre
... le goût pour le dessin
... de merveilleuses
... devant le peintre
... sous sa
... à côté de la table
... car il ne
... un bout de
... d'un
... des charbonnages s
... quelques
... une légère rouge
... de courtes
...
... est bonhomme t
... n'est pas mieux
... ; ce moulin co
...
... il est dit, il se leva, m
... la secoua cordialeme
... quoique cela ne s
... non cher ga
... dire. Voulez-vous ve
... montrer ce qu'on
... marchez tout seu
... sans
...
... bien sermonné, h
... de la Babylone moder
... dont il ne voul
... l'emmener, avec
... le talent.
... sur l'impe
... profond, mais ras
... qui lui souriait à trav
... pas jour p
... miserait trop
... assidument
... copies, mirent
... qu'il n'eût
... du grave Poussin
... de la fongue sau
... de Ruydae
... : il avait un
... Il n'avait p
... dans l'
... à la nature da
... à peindre ensuite au
... et les cascades d'après
... par un
... de l'arome des bois, le
... d'une longue et d
... le crayon
... étaient venus
... une mauvai
... arrêté.
... de deux ans de travail
... et remarqué à l'exp
... bien voulu revoir la
... regardé très-attent
... aux lignes, toutes les
... semblante avec elle, il
... pas son nom, et ne con

était un homme de talent soigneux de ses œuvres, accompagna sa toile et voulut choisir lui-même la place où elle serait suspendue. Naturellement, il descendit au presbytère, et le curé ne manqua pas de parler au peintre d'un berger du pays qui avait beaucoup de goût pour le dessin et faisait de lui-même des croquis annonçant de merveilleuses dispositions. Le carton de Petit-Pierre fut vidé devant le peintre. L'enfant, pâle comme la mort, comprimant son cœur sous sa main pour l'empêcher d'éclater, se tenait debout à côté de la table. Il attendait en silence la condamnation de ses rêves, car il ne pouvait s'imaginer qu'un homme bien mis, bien ganté, un bout de ruban rouge à sa boutonnière, auteur d'un tableau entouré d'un cadre d'or, pût trouver le moindre mérite à ses charbonnages sur papier gris.

Le peintre feuilleta quelques dessins sans rien dire; puis son front s'éclaira, une légère rougeur lui monta aux joues, et il s'adressait à lui-même de courtes phrases exclamatives en argot d'atelier.

— Comme c'est bonhomme ! comme c'est nature ! pas le moindre chic. Corot n'eût pas mieux fait ; voilà un chardon qu'enverrait Delaberge ; ce mouton couché est tout à fait dans le goût de Paul Potter.

Quand il eut fini, il se leva, marcha droit à Petit-Pierre, lui prit la main, la secoua cordialement, et lui dit :

— Pardieu ! quoique cela ne soit guère honorable pour nous autres professeurs, mon cher garçon, vous en savez plus que tous mes élèves. Voulez-vous venir à Paris avec moi ? En six mois je vous montrerai ce qu'on nomme les ficelles du métier ; ensuite, vous marcherez tout seul, et... si vous ne vous arrêtez pas, je peux vous prédire, sans craindre de me compromettre, que vous irez loin.

Petit-Pierre, bien sermonné, bien chapitré, bien prévenu sur les dangers de la Babylone moderne, partit avec le peintre, en compagnie de Fidèle, dont il ne voulut pas se séparer, et que l'artiste lui permit d'emmener, avec cette délicate bonté d'âme qui accompagne toujours le talent. Seulement, Fidèle ne voulut jamais se laisser hisser sur l'impériale, et suivit la voiture dans un étonnement profond, mais rassuré par la figure amicale de son maître, qui lui souriait à travers la portière.

Nous ne suivrons pas jour par jour les progrès de Petit-Pierre, cela nous mènerait trop loin. Les œuvres des grands maîtres, qu'il visitait assidûment dans les galeries et dont il faisait de fréquentes copies, mirent à sa disposition mille moyens de rendre sa pensée, qu'il n'eût pu deviner tout seul. Il passa des sévérités du grave Poussin aux mollesse lumineuses de Claude Lorrain, de la fougue sauvage de Salvator Rosa à la vérité prise sur le fait de Ruysdael ; mais il ne s'imprégna d'aucun style particulier : il avait une originalité trop fortement trempée pour cela. Il n'avait pas fait comme le vulgaire des peintres qui commencent dans l'atelier, et vont ensuite mettre leur carte de visite à la nature dans des excursions de six semaines, sauf à peindre ensuite au coin du feu les rochers d'après un fauteuil, et les cascades d'après l'eau d'une carafe versée de haut dans une cuvette par un rapin complaisant : ce n'est qu'imprégné de l'arôme des bois, les yeux pleins d'aspects champêtres, à la suite d'une longue et discrète familiarité avec la nature, qu'il avait pris le crayon d'abord, puis le pinceau. Les conseils de l'art lui étaient venus assez tôt pour qu'il n'eût pas le temps de prendre une mauvaise route, assez tard pour ne pas fausser sa naïveté.

Au bout de deux ans de travail opiniâtre, Petit-Pierre eut un tableau admis et remarqué à l'exposition du Louvre.

Il aurait bien voulu revoir la dame au crayon d'or ; mais, quoiqu'il eût regardé très-attentivement dans les promenades, au théâtre, aux églises, toutes les femmes qui pouvaient offrir quelque ressemblance avec elle, il ne put retrouver sa trace. Il ne savait pas son nom, et ne connaissait d'elle que sa beauté.

Un vague espoir cependant le soutenait ; quelque chose lui disait au fond du cœur que la destinée n'en avait pas fini entre eux. Quelque modeste qu'il fût, il avait la conscience de son talent ; il s'était rapproché du ciel, et l'impossibilité d'atteindre l'étoile de son rêve diminuait chaque jour.

De temps à autre, notre jeune peintre se promenait aux alentours de son tableau, en se penchant sur la balustrade, affectant de considérer attentivement quelque cadre microscopique dans le voisinage de sa toile, afin de recueillir les avis des spectateurs ; et puis il se disait, non sans quelque raison, que la dame, qui dessinait et paraissait aimer beaucoup le paysage, si elle était à Paris, viendrait inmanquablement visiter l'exposition.

En effet, un matin, avant l'heure où la foule abonde, Petit-Pierre vit s'avancer du côté de son tableau une jeune femme vêtue de noir ; il ne vit pas d'abord sa figure, mais une petite portion de ce cou blanc semé de petits signes, et qui brillait comme une opale entre l'écharpe et le bord du chapeau, la lui fit reconnaître sur-le-champ avec cette sûreté de coup d'œil que l'habitude donne aux peintres. C'était bien elle : le deuil qu'elle portait faisait encore ressortir sa blancheur, et, dans le noir encadrement du chapeau, son profil fin et pur avait la transparence du marbre de Paros. Ce deuil troubla Petit-Pierre.

— Qui a-t-elle perdu ? son père, sa mère ?... ou bien serait-elle... libre ? se dit-il tout bas dans le recoin le plus secret de son âme.

Le paysage exposé par le jeune artiste représentait précisément le site dessiné par la dame, et pour lequel avaient posé lui, Fidèle et ses moutons. Petit-Pierre, par une pensée d'amour et de religion, avait choisi pour sujet de son premier tableau l'endroit où il avait reçu la révélation de la peinture. La pente gazonnée, les bouquets d'arbres, les roches grises perçant çà et là le vert manteau de l'herbe, le tronc décharné et bizarre d'un vieux chêne frappé de la foudre, tout était d'une scrupuleuse exactitude. Petit-Pierre s'était peint appuyé sur son bâton, l'air rêveur, Fidèle à ses pieds, et dans la position que lui avait indiquée la dame à l'album.

La jeune femme resta longtemps en contemplation devant le tableau de Petit-Pierre ; elle examina attentivement tous les détails, s'avançant et se reculant pour mieux juger de l'effet. Une pensée semblait la préoccuper : elle ouvrit le livret et chercha le numéro de la toile, le nom du peintre et le sujet de son œuvre. Le nom lui était inconnu ; le livret ne contenait que ce seul mot : « Paysage ». Puis, paraissant frappée d'un souvenir lumineux, elle dit quelques mots tout bas à la vieille dame qui l'accompagnait.

Après avoir regardé encore quelques tableaux, mais d'un œil déjà distrait et fatigué, elle sortit.

Petit-Pierre, entraîné sur ses pas par une force magique et craignant de perdre cette trace retrouvée si à propos, suivit la jeune dame de loin et la vit monter en voiture. Se jeter dans un cabriolet, et lui dire de ne pas perdre de vue cette voiture bleue à livrée chamois, fut l'affaire d'une minute pour Petit-Pierre.

Le cocher fouetta énergiquement sa haridelle, et se mit à la poursuite de l'équipage.

La voiture entra dans une maison de belle apparence, rue Saint-H..., et la porte cochère se referma sur elle.

C'était bien là que demeurait la dame.

Savoir la rue et le numéro de son idéal est déjà une belle position, et c'est quelque chose que de pouvoir se dire : « Mon rêve demeure dans tel quartier, sur le devant », ou bien : « entre cour et jardin. » Avec cela, avec moins peut-être, Lovelace ou don Juan eussent mené une aventure à bout ; mais Petit-Pierre n'était ni un don Juan ni un Lovelace, bien loin de là !

Il lui restait à savoir le nom de la dame de ses pensées, à se faire recevoir chez elle, à s'en faire aimer : trois petites formalités qui ne laissaient pas que d'embarrasser étrangement notre ex-berger.

Heureusement, le hasard vint à son secours, et le moyen qu'il cherchait s'offrit de lui-même. Un matin, son rapin Holoferne lui apporta, délicatement pincée entre le pouce et l'index, une petite lettre oblongue qu'il flairait avec des contractions et dilata-tions de narines, comme si c'eût été un bouquet de roses ou de violettes.

A l'anglaise fine et vive de l'adresse, on ne pouvait mécon-naitre une main de femme, et de femme bien élevée, sachant écrire une autre orthographe que celle du cœur.

La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je viens de voir au Salon un charmant tableau de vous. Je serais bien heureuse de le posséder dans ma petite galerie ; mais j'ai peur d'arriver trop tard. S'il vous appartient encore, ayez la bonté de me promettre de ne le vendre à personne et de le faire porter, l'Exposition finie, rue Saint-H..., n° ... Vos conditions seront les miennes.

» G. D'ESCARS. »

La rue et le numéro concordait précisément avec ceux où Petit-Pierre avait vu entrer la voiture. Il n'y avait pas à s'y tromper. Mme d'Escars était bien la dame au porte-crayon de flamme des visions de Petit-Pierre, celle qui lui avait donné le louis avec lequel il avait acheté les premières feuilles de papier, celle dont il gardait précieusement une goutte de sang sur son mouchoir à carreaux.

VI

Petit-Pierre se rendit chez Mme d'Escars, et bientôt des rela-tions assez fréquentes s'établirent entre eux. L'esprit naïf et droit, enthousiaste et sensé à la fois de Petit-Pierre, que nous appellerons ainsi jusqu'à la fin de cette histoire pour ne pas divulguer un nom devenu célèbre, plaisait infiniment à Mme d'Es-cars, qui n'avait pas reconnu dans le jeune artiste le petit pâtre qui lui avait servi de modèle.

Cependant, dès la première visite, elle avait eu quelque vague souvenir d'avoir vu cette physionomie ailleurs.

Mme d'Escars n'avait pas dit à Petit-Pierre qu'elle dessinait, car elle n'avait aucune hâte de faire montre des talents qu'elle possédait. Un soir, la conversation tomba sur la peinture, et Mme d'Escars avoua, ce que Petit-Pierre savait fort bien, qu'elle avait fait quelques études, quelques croquis qu'elle lui aurait déjà montrés si elle les avait jugés dignes d'un tel honneur.

Elle posa l'album sur la table, en tournant les feuilles plus ou moins rapidement, selon qu'elle jugeait les dessins dignes ou indignes d'examen.

Quand elle arriva à l'endroit où Petit-Pierre et son troupeau étaient représentés, elle dit au jeune peintre :

— C'est à peu près le même site que celui que vous avez repré-senté dans votre tableau, que j'ai acheté, pour voir, réalisé, ce que j'aurais voulu faire. Cette rencontre est bizarre. Vous êtes donc allé à S... ?

— Oui, j'y ai passé quelque temps.

— Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin ; mais, puisque j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là-dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où madame d'Escars était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre et soutenue par un jeune pâtre qui lui bassinait les tempes avec un mouchoir trempé dans l'eau.

— Quelle coïncidence étrange ! dit madame d'Escars. Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable ; mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure qu'un petit pâtre que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et

que je n'ai jamais rencontré depuis. Qui a pu vous raconter cela ?

— C'est que je suis moi-même Petit-Pierre, et voici le mou-choir qui a essuyé le sang qui coulait de votre temple, où j'aper-çois la cicatrice de la blessure sous la forme d'une impercepti-ble petite raie blanche.

Madame d'Escars tendit sa main au jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts roses un baiser tendre et respectueux ; puis, d'une voix émue et tremblante, il lui raconta toute sa vie, les vagues aspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme et, si d'abord il avait adoré la muse en madame d'Escars, main-tenant il aimait la femme.

Que dirons-nous de plus ? La fin de cette histoire n'est pas dif-ficile à deviner, et nous avons promis en commençant qu'il n'y aurait dans notre récit ni catastrophe ni surprise. Madame d'Es-cars devint au bout de quelques mois madame D..., et Petit-Pierre eut ce rare bonheur d'épouser son idéal et de vivre avec son rêve. — Il aimait les beaux arbres, il devint un grand pay sagiste. — Il aimait une belle femme, il l'épousa ; heureux homme ! Mais que ne fait-on pas avec un amour pur et une forte volonté ?

Théophile GAUTIER.

LA POISSONNERIE

DE VILAINVILLE-SUR-MER

— Ce poisson est détestable ! s'était écrié M. Hippolyte Main-froy, un jour de cet été hydrophile. — Tu m'entends, Charlotte, je fais serment d'en aller manger à même l'arbre !

— Comment, à même l'arbre ? avait répliqué Mme Mainfroy.

— Autrement dit : sur les lieux... au bord de la mer, quoi !

Huit jours après cette déclaration de principes, le couple Main-froy était installé dans un joli petit cottage, ressemblant à une maison comme une tranche de pâté ressemble à un pâté entier.

Il va sans dire que la recommandation faite à Maria, — petite bonne venue de Paris avec ses maîtres, — fut avant tout d'acheter du poisson pour monsieur.

A l'heure du dîner, ni sole, ni barbue, mais un morceau de porc frais soutaché d'un cordon de pommes de terre.

Hippolyte fronça le sourcil.

— Et ce poisson ? fit-il en voyant la chair de l'animal immonde.

— Croirais-tu que cette maladroite de Maria n'a pas su trouver la poissonnerie ? répondit Mme Mainfroy.

— C'est bien, je m'informerai à la propriétaire.

Le lendemain et les jours suivants, même absence de marée. A chaque repas la pauvre Maria était rabrouée par son maître, que l'abus du porc frais commençait à exaspérer.

— Vous y apportez de la malveillance, Maria ; il n'est pas admissible que vous ne puissiez pas mettre la main sur un pois-son présentable.

— Je vous jure, monsieur, que je me mets en quatre pour ça ; mais c'est comme si je chantais *Au clair de la lune*.

— Enfin, que vous dit la marchande ?

— Un tas de raisons bêtes auxquelles je ne comprends rien.

— C'est bon. J'irai demain moi-même à la poissonnerie.

Après son déjeuner, composé du morceau de porc frais régle-mentaire, Hippolyte se dirigea vers la boutique de la marchande de marée.

Cette boutique était d'une simplicité primitive, sans vains or-nements ; quatre carapaces vides de homards cuits accrochées à la porte annonçaient sa destination. A l'intérieur, il n'y avait pas à s'y méprendre : une forte odeur de poisson pourri permettait de supposer qu'il y en avait eu du frais les jours précédents,

Mainfroy aborda la mère Pisseux d'un air gracieusement protecteur.

— Eh bien, chère madame, sommes-nous contente des affaires? Beaucoup de baigneurs ici, malgré le mauvais temps!

— Ah! mon pauvre cher homme, vous pouvez bien le dire: Qué fichu temps! qué fichu temps!

— Heureusement que les plaisirs de la table nous restent!

Disant cela, Hippolyte jetait un coup d'œil investigateur et inquiet autour de lui. Cependant il reprit avec aplomb:

— Qu'est-ce que vous allez me donner aujourd'hui?

— Pas seulement la queue d'une crevuche. Nous n'avons pas cha de poichon à c' matin.

— C'est étrange... si près de la mer?

— Ché comme cha!

(Il y a beaucoup de l'accent auvergnat dans le patois bas-normand.)

Mainfroy reprit:

— Espérez-vous au moins en avoir bientôt?

— Bêtôt, reprit la mère Pisseux en haussant les épaules... avec che vent-là? Vous plaisantez, da!

— Je vous jure que non. J'ignorais...

— Un sur-ouest à tout casser; gn'y a eu des avaries à la barque de Tautin à y fourrer vot' corps et l'mè.

— Quel jour me conseillez-vous de revenir?

— Est-ce qu'on ché!... P' t'être bé ce soir tout d'même. L'vent, ché si volage!

— A ce soir alors!

En rentrant au log's, Hippolyte répondit aux questions de sa femme d'une façon tout à fait satisfaisante.

— Pas seulement la queue d'une crevuche, dit-il; mais c'est la faute du sur-ouest, un vent terrible qui a fait des avaries à la barque de Tautin à y fourrer ton corps et le mien.

— Alors il faut renoncer au poisson!

— Est-ce qu'on sait!... Peut-être que ce soir... le vent est si volage!

Le soir, Hippolyte retournait à la poissonnerie.

— Eh ben, mère Pisseux? (Il se familiarisait.) Où en sommes-nous?

— Ed d'quoi, mon brave homme?

— Tcujours sur le poisson!

— M'en parlais point.

— Si, je viens pour cha.

Le lâche cherchait à l'attendrir en plagiant son accent.

— Mais pique nos hommes sont point sortis; ousque vous voulez que j'en prenne du poichon?

— Et pourquoi ne sont-ils pas sortis, vos hommes?

— Vous n'avez donc pas vu la mé?

— La mé?... Ah! la mer... Mais si.

— Et vous m'demandez du poichon?... Ah! ché Parisiens, y n'doutent de rin!

Les jours succédaient aux jours, et l'on ne voyait rien venir à la poissonnerie. Mais les raisons ne manquaient jamais à la mère Pisseux pour expliquer la pénurie de son étalage. Tantôt on était dans les grandes marées; puis venaient les *morte-eau* et les vents, et les calmes, et tout le tremblement de la météorologie normande.

Hippolyte rageait à la journée, et Maria triomphait charitablement des déceptions de son maître.

— C'est à n'y rien comprendre! dit-il un jour mélancoliquement à sa femme. La boutique de la mère Pisseux empest le poisson, et on n'en voit jamais la queue d'un.

— Ne te décourage pas, retournes-y aujourd'hui. On assure que les bateaux sont sortis.

— Oh! une sole! s'écria Hippolyte, une modeste limande même; mais qu'il ne soit pas dit que j'aurai passé un mois à la mer sans manger de poisson!

Mme Mainfroy ne s'était pas trompée; les bateaux étaient sortis, et de plus ils avaient fait une pêche miraculeuse. La cale de Vilaineville était pavée de raies, de congres, de chiens de mer et de soles magnifiques.

Après s'être enivré de ce spectacle odorant, Hippolyte courut s'inscrire chez la mère Pisseux pour tout son poisson disponible. Il voulait en faire une orgie, s'en donner une indigestion.

Il trouva la marchande assise sur un panier retourné, dans la pose de Marius sur les ruines de Carthage.

— Eh bien! la mère, il y en a aujourd'hui... et à remuer à la pelle encore!

Pour toute réponse la veuve Pisseux fit entendre un grognement de mauvais augure.

— Il n'y a pas à dire mon bel ami, je les ai vus, touchés, flairés!... Ah! que ça sent bon, la marée!... Voyons, qu'allez-vous me donner... pour la première fois?

— Ah! ché Parisiens!... cha ne doute de rin!

— Pas de bêtises, mère Pisseux. Si vous n'avez pas de poisson aujourd'hui, vous n'en aurez jamais de votre vie.

La marchande secoua la mèche de son bonnet de coton d'une façon menaçante.

— Mais vous les avez donc pas vus, les gueux, les voleux du pauvre monde?

— Quels voleurs, quels gueux?

— Mais eusses, mais eusses!

— Qui eusses?

— Les mareyeurs!... Ils ont tout acheté, tout est pour eux!... Il n'reste point une crevuche à Vilaineville!

— Satanée baraque! rugit Hippolyte hors des gonds, cette fois. Qu'est-ce qui m'a fichu une poissonnerie comme la vôtre, où il n'y a jamais de poissons?

— Prenez-vous-en à ché brigands de mareyeurs!

— Je m'en prends à vous; c'est vous qui êtes responsable!

— Mais, mon brave homme...

— Il n'y a pas de brave homme qui tienne! vous alléchez les passants par l'odeur du poisson pourri qui s'exhale de chez vous, et vous n'en avez jamais ni frais ni... autrement à leur offrir! Voulez-vous que je vous dise?... Vous n'êtes qu'une fausse poissonnerie dans une fausse poissonnerie!

Hippolyte sortit fumant sur ces imprécations.

— Toujours rien? lui dit sa femme en le voyant rentrer les sourcils froncés.

— Toujours!

— C'est désolant!... Maria, vous servirez le restant du porc frais d'hier.

Louis LEROY.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 278.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petite fille de trois ans. — Robe *Baby*, en velours noir, à devants princesse et dos plissé à plis plats depuis le haut, avec col marin en pareil. Le bas de la jupe est orné d'un volant en cachemire bleu. Large ceinture en ruban bleu, nouée derrière. — Chapeau de velours noir, à large passe relevée d'un côté, où elle est ornée d'un nœud papillon bleu. Plume amazone de même nuance couvrant tout le sommet.

2. Fillette de dix ans. Tablier Louis XV en nansouck blanc, à plastron devant et derrière, où il est noué par une ceinture en pareil, à larges pans arrondis. Un entre-deux et une dentelle de Valenciennes entourent tous les bords du tablier, les poches, les plastrons, épaulettes et ceinture compris.

DG. N° 534.

CONFECTIONS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — 1. Mantille *Inès*. — Drap de fantaisie gris fer; forme très-ample. Le dos, légèrement cintré au milieu, est orné de plaques en passementerie et de glands. Deux larges revers entourés de franges et formant la pointe de chaque côté encadrent ces glands; ils passent ensuite sur les épaules, pour se terminer comme un col rabattu

sur les devants. Les manches tiennent toute la longueur du vêtement derrière et sont montées dans le genre de celles du dolman, car elles ne font qu'un également avec les devants (on peut s'en convaincre en se reportant à la 5^e figurine de cette gravure, qui représente le même modèle vu de face). Une cordelière et des franges assorties garnissent tous les bords. — Robe princesse en knickerboker havane à pointillé marron. — Chapeau de feutre havane, à passe diadème et fond mou; celui-ci en soie assortie. Des coques de velours marron ornent le dessous et le dessus du chapeau.

2. Dolman *Madga*. — La forme est bien celle du dolman, à manches détachées cependant, et devants de mantelet. Ce vêtement est en drap bleu sombre, entouré de franges assorties. Col ruché et fichu en drap et franges, posés dans le haut du dolman, où ils se réunissent sur les bords des devants. — Costume en cachemire gris feutre: jupon et tablier entourés de volants à tête coulissée. — Chapeau de velours noir, garni derrière de coques de ruban et d'une plume de nuance assortie au bleu du dolman.

3. Paletot *Rachel*. — Pardessus de velours noir et garnitures de faille. C'est une forme de paletot demi-ajusté, recouvert dans le haut derrière par les manches. Celles-ci, prises dans les coutures des épaules, se rabattent sur le dos, s'écartant dans le bas où elles dépassent le vêtement par deux pointes. Ces manches sont prises devant dans l'entourage du bras et restent ouvertes jusqu'à la pointe indiquée tout à l'heure. Tous les bords du vêtement sont entourés de deux biais de faille; des écharpes en faille semblent, par derrière, sortir du bord des manches, pour se réunir en un nœud au milieu du dos, avec des glands tombants. — Robe princesse en velours noir, à longue traîne unie. — Chapeau de velours noir à fond mou, en velours épinglé crème: coques de velours doublées de soie crème; bandeau et cache-peigne en primevères de velours.

4. Confection *Petit-Abbé*. — Drap noir et fourrure; la forme est tirée de celle du vêtement *Mme l'Archiduc*. Une petite pèlerine, placée derrière, forme des revers qui se rabattent sur les côtés du devant; ils sont accompagnés d'une garniture de boutons. Le milieu des devants, bien plus court, prend naissance sous la couture du revers. Les manches, rondes et peu larges, sont ornées d'un revers posé en biais et se rabattant sur le dessus. — Robe de cachemire réséda, ornée de volants plissés très-finement. — Chapeau de velours (même modèle que celui de la figure 3). Plume posée contre le fond mou avec les coques indiquées.

5. Mantille *Inès* (même modèle que le n° 1 vu de face.) — Ce vêtement est en velours noir doublé de soie blanche, et garni d'un biais en faille formant des grecques, avec boutons dans les intervalles. Une guipure noire en soie, surmontée d'un biais de faille, entoure le bord des revers qui ornent le dos du vêtement et forment devant le col rabattu. Ruches de dentelle dans le haut. — Robe princesse en faille grise. — Chapeau de velours, à passe enlevée; bandeau de faille caroubier rejoignant le groupe de coques en ruban de même nuance, qui ornent le dessus. Aile posée en aigrette.

6. Tunique *Mademoiselle de Belle-Ile*. — Le corps principal de ce joli modèle est, dans le haut, celui d'un veston ajusté auquel s'adapte tout le reste. Il est en sicilienne noire. Le milieu des devants, étroit et long, est garni de rouleaux de paille posés en échelle. Cette partie est encadrée de revers étroits dans le haut, augmentant de largeur vers le bas, et qui dépassent tous les autres bords. Un volant plissé en éventail s'échappe des côtés de ces revers, sortant aussi des pointes d'une petite basque placée à la taille sous le bras. Ce volant se réunit ensuite à la basque courte et plate du dos. Une petite pèlerine orne le haut du vêtement par derrière, rejoignant devant les revers décrits plus haut. Petits rouleaux de faille et guipure de soie sur tous les bords de la tunique. — Robe à traîne «abbesse», en vigogne de couleur neutre, garnie devant d'un volant froncé qui continue derrière et d'une ruche à la vieille. Biais et ruches au-dessus du volant derrière, et même garniture répétée deux fois au-dessus, garnissant la traîne abbesse. — Chapeau de velours noir, à passe diadème; fond mou, formé d'un foulard blanc drapé et réuni derrière. Les bouts de ce foulard, noués et fixés au bord inférieur avec des roses et une aile d'oiseau, flottent ensuite librement. Bandeau de roses et nœud de foulard.

7. Toilette *Baby* pour petite fille de 4 à 5 ans. — Robe en drap gros bleu, de forme princesse devant, plissée derrière. — Veston de même étoffe, de forme demi-ajusté, à revers ouverts dans le haut. Des boutons d'argent ornent le devant des deux vêtements. — Ceinture-écharpe en cachemire bleu ciel. — Chapeau de feutre, entouré dessus d'un ruban damassé bleu ciel, simplement noué dans le bas derrière.

Description de la figurine coloriée L. n° 32.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Robe de cachemire couleur chamois avec garnitures en faille écarlée. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant à tête coulissée très-serré. — Long tablier carré, complètement encadré, puis garni au milieu de volants à tête coulissée, semblables à celui du

jupon. Un large nœud de ruban assorti à la couleur du cachemire ferme le tablier derrière. — Cuirasse en cachemire et manches en faille. — Confection nouvelle en velours marron. Le dos ressemble à celui du vêtement *Madame l'Archiduc* et les devants se prolongent comme les pans du mantelet. Large galon de soie blanche et bandes de marabout de laine ou de fourrure sur tous les bords du vêtement et des manches. — Chapeau de feutre couleur chamois clair, garni dessus et dessous de torsades de faille assortie à la toilette. Bandeau de roses et plume en panache sur le sommet.

REVUE DES MAGASINS

L'activité fiévreuse de Mme DALTROPE-VORMUS ne manque pas, en ce moment, d'éléments pour l'entretenir. Le retour des eaux et de la mer nécessite, pour beaucoup de femmes, une visite minutieuse des toilettes. On va passer une quinzaine au château de ..., il faut y faire bonne figure! Ou bien on rentre chez soi et les costumes d'intérieur manquent absolument de genre! Mme Daltrophe-Vormus répond à tout et de tout. Si on n'habite pas Paris, il suffit de lui écrire (rue Vivienne, 14); elle est assez consciencieuse pour que ses clientes s'adressent à elle de loin ou de près.

Nous avons vu chez cette intelligente couturière quelques jolis modèles d'arrière-saison. Citons notamment une robe princesse en sicilienne bleu prune; la jupe, derrière, est montée au milieu par deux larges plis creux formant traîne, lesquels sont rayés d'un large galon natté, noir et argent. Une petite basque postillon entourée d'un galon semblable, mais plus étroit, termine le bas du dos, qui est à très-longue taille; les manches sont rayées de la même façon; le devant de la robe est orné de brandebourds et de galons avec des boutons en argent à chaque extrémité.

Si nous pouvions nous servir de cette expression, nous dirions que Mme Daltrophe-Vormus a la spécialité des toilettes de faille noire. Elle nous a avoué le plaisir qu'elle éprouve à les exécuter: aussi faut-il ajouter qu'elle réussit pleinement dans ce genre sérieux. Qu'elle ait dix costumes noirs à faire consécutivement, non-seulement elle ne se fatiguera pas de cette tâche un peu monotone, mais elle trouvera le moyen de varier pour chacun de ces costumes le modèle qui lui servira de point de départ.

— Les modes actuelles donnent au corset une place de plus en plus importante; après la cuirasse et le corsage *Marguerite*, voici la robe princesse, qui réclame une perfection de formes plus grande encore, si c'est possible. Que ferions-nous sans la ceinture *Régente*, ce gracieux mentor qui donne au corps l'impulsion désirable?

Mmes DE VERTUS sœurs ont une coupe exceptionnelle, dont elles possèdent seules le secret et que la contrefaçon n'a jamais pu imiter parfaitement; c'est là ce qui fait leur force et le succès de la ceinture *Régente*.

Ce corset mignon convient également aux tailles rebelles et aux poitrines délicates; médecins et couturières s'entendent à merveille sur le chapitre de la ceinture *Régente*; c'est à qui la recommandera le plus chaudement. Quelle différence entre celle-ci et les anciens corsets! La mode revenant aux tailles fines et cambrées, certains fabricants sont tombés dans cet abus de trop agrandir leurs modèles de corset et de les rendre impraticables. Mmes de Vertus se sont bien gardées de tomber dans de pareils errements. Elles ont modifié la ceinture *Régente* dans de justes proportions, qui la rendent plus précieuse encore que par le passé. On peut s'en convaincre, du reste, en visitant les élégants salons de la rue Auber, 12.

Les jupons et tournures de cette maison ont tous autant de mérite, et une femme soucieuse de la parfaite élégance de sa toilette ne peut hésiter un instant à adopter ces objets indispensables.

SPÉCIALITÉS

Nos lectrices nous sauront gré, sans aucun doute, de leur indiquer un des meilleurs dentifrices connus: le *Rowland's Odonto*, composé avec le plus grand soin, d'herbes orientales et de plusieurs ingrédients recherchés. L'action de ce produit est infaillible pour préserver les dents et les gencives de la moindre altération.

Cette perle dentifrice donne aux dents une blancheur nacrée et un brillant superbe; elle fortifie les gencives, qui acquièrent un rosé charmant, et grâce à son usage, l'haleine purifiée devient fraîche et agréable.

Le *Rowland's Odonto* se vend à Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 12; Fay, rue de la Paix, 9; Hogg, rue Castiglione, 2; — et chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs de France.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.